

1

Oasis du Nord, Égypte, 67 après J.-C.

Elle avait la peau brune et brune était la couleur de cette contrée.

Ses yeux étaient marron, et ses cheveux, bien que grisonnants, conservaient des traces de leur châtain d'origine. Dans sa jeunesse, son teint était assez clair pour devenir aussi rose qu'un souriceau qui vient de naître lorsque l'amour la mettait en émoi, mais plus de cinquante années passées sous le soleil l'avaient rendu basané. Malgré les lavages et les battages, sa vieille robe de lin pareille à un second épiderme avait gardé son coloris noisette.

Aujourd'hui sa carnation s'accordait à la couleur du sol, aride et brun, loin de l'oasis verdoyante. Près de la source, la terre était aussi sombre que l'écorce du cèdre, mais dès qu'on s'éloignait, elle s'éclaircissait, passait par le rouge cuivre et le jaune moutarde jusqu'à l'ocre délavé des sables désertiques. L'îlot de maisons qui apparaissait devant elle semblait ne faire qu'un avec le sol, les murs s'élevant en blocs de calcaire fauve et rugueux.

Elle arriva à dos de mule alors que le soleil brûlait bas sur l'horizon et que les vents du Nord soulevaient le sable fin. Un de ses compagnons de voyage frappa contre une porte en bois avant de s'écarter.

Le vieil homme qui ouvrit demanda en araméen qui elle était.

— Je suis Marie, répondit la femme.

L'homme, qui se nommait Isaïe, la dévisagea.

— Je n'entends pas bien. As-tu dit Marie ?

Elle abaissa son capuchon, révélant des yeux creux et des lèvres crevassées :

— Oui, je suis Marie. Marie de Magdala. Je cherche refuge. Les yeux du vieillard s'arrondirent.

— Contre qui, Madame ?

— Tous : chrétiens, Juifs, Romains, ils veulent tous ma mort. On m'a dit qu'ici était la maison de Léa.

Isaïe conduisit Marie et ses trois compagnons jusqu'à la plus grande demeure et les pria d'attendre dans une pièce peu éclairée aux proportions généreuses. Le sol était de terre battue. Des bols en bois étaient empilés sur une longue table à manger. On avait fermé les volets pour se protéger des sables tourbillonnants, mais de fines particules jaunes s'infiltraient tout de même par les interstices, recouvrant table et bancs. Les rafales faisaient danser et clignoter la flamme des bougies.

Une femme surgit d'une pièce voisine. Marie supposa qu'elle venait de se réveiller car ses yeux clignèrent plusieurs fois et scrutèrent la pénombre avant de se fixer sur elle. Elle était plus jeune qu'elle, et aussi plus grande, des traits finement ciselés, un visage patricien. Le genre de dame qui avait pu se draper dans des manteaux de soie, mais à présent, elle portait une robe grossière qui frôlait le haut de ses pieds nus. Le temps des vanités était bien révolu pour Marie, et pourtant cette femme, avec son beau visage dépourvu de rides, lui rappelait amèrement que les années avaient passé.

La femme s'inclina très bas.

— Je suis Léa, dit-elle. Est-il vrai que tu es Marie-Madeleine ?

— Oui.

— La matriarche bénie ! s'écria Léa, et des larmes mouillèrent ses joues.

— J'ai fait un très long voyage jusqu'ici pour rencontrer la diaconesse Léa, déclara Marie en usant du terme honorifique grec *diakonissa*. Tu es connue dans le monde chrétien.

Léa se laissa tomber au sol et embrassa les pieds de Marie.

— Bienheureuse Dame, ta présence dans ma maison est un cadeau du Seigneur.

Marie la releva par les épaules et posa un regard tendre sur son visage.

— Dis-moi, pourquoi es-tu venue dans ma maison ? demanda Léa.

— Je suis vieille, et lasse de fuir pour sauver ma vie. Le Seigneur sait mes jours comptés. Avant de mourir je veux que mon histoire soit racontée. J'aimerais que tu t'en charges.

Entendant que des visiteurs étaient présents, la vingtaine d'âmes que rassemblait la communauté sortirent de chez elles et regardèrent par les fentes des volets, jusqu'à ce que Léa les invite à entrer. Un par un, les adultes s'agenouillèrent pour baiser à leur tour les pieds de Marie, sous le regard intrigué de leurs enfants. Après de brefs préparatifs, ils servirent à leurs visiteurs une collation composée de pain, de légumes bouillis et de vin dilué, en redoublant d'excuses pour l'absence de viande. Marie les remercia pour leur hospitalité, mais Léa envoya tout de même un garçon acheter une chèvre afin que, le lendemain, ils puissent faire un festin.

Une fois que tous furent réunis autour de la table, Léa demanda à Marie de dire la bénédiction.

— Nous sommes chez toi, répondit Marie. C'est à toi que revient cet honneur.

Les voyageurs, visiblement affamés et affaiblis, n'étaient pas enclins à la conversation. Cependant, une fois rassasié et fortifié par la boisson et la nourriture, l'un des compagnons de Marie, un solide gaillard nommé Quintus, aux longues boucles de cheveux dorés, réagit avec véhémence aux regards appuyés d'un garçon de dix ans, qui débordait de curiosité vis-à-vis de cet homme aux muscles saillants.

— D'où tu viens ? demanda l'enfant.

— D'où je viens ? répéta Quintus. Je viens de Rome. Connais-tu cette ville ?

Le garçon secoua la tête.

— Il est né ici, expliqua Léa de l'autre côté de la table. Cet endroit est tout ce qu'il connaît.

— Peut-être verras-tu Rome un jour, mon garçon, reprit Quintus.

Un homme assis près de Léa interpella Quintus sur un ton suspicieux.

— Je devine à ton accent que tu ne t'exprimes pas dans ta langue maternelle. Serais-tu par hasard un soldat romain ? demanda-t-il, en trempant le dernier mot dans du poison.

— C'est exact, mon frère, répondit Quintus avec bonne humeur. J'étais garde prétorien, au service de l'empereur. Il y a trois ans de cela, j'ai rencontré Simon Pierre et Marie. Avant de m'accorder son affection, Marie m'a d'abord détesté car j'étais le geôlier de Simon Pierre.

Marie posa légèrement sa main sur celle de Quintus.

— Quintus m'est si cher à présent, dit-elle.

— Quand j'ai entendu Simon Pierre parler du Christ, il m'a ouvert les yeux comme jamais personne auparavant, continua le Romain. Il m'a baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. J'ai abandonné mon poste sur-le-champ. Renoncer à mon passé n'a pas été difficile. (Ses lèvres se courbèrent avec espièglerie.) Apprendre l'araméen, en revanche...

Léa lui rendit son sourire.

— Les enfants d'ici sont nés chrétiens, dit-elle, mais leurs parents sont tous des convertis ; nous sommes des Juifs de Jérusalem.

Marie leva les yeux de son bol pour demander :

— C'est Paul qui vous a convertis, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est lui, confirma Léa. Il y a dix-sept ans de cela. Nous sommes demeurés auprès de lui quelque temps, jusqu'à ce qu'il quitte Jérusalem pour Antioche. Jacob, mon mari,

a alors fondé notre propre Église chrétienne. Dès le début, nous avons souffert d'ignobles persécutions de la part des autorités. Et puis une nuit, les Romains ont emmené Jacob et l'ont exécuté. C'est à moi qu'est revenue la tâche de mener la communauté. J'ai convaincu les miens de partir pour l'Égypte et nous nous sommes installés ici, dans ce lieu isolé, afin de pouvoir adorer le Seigneur en paix. Pour nous, tout a commencé avec Paul. Il ne se passe pas un jour sans que je pense à lui et ne prie pour qu'il soit en bonne santé.

Un voile de tristesse tomba sur le visage de Marie.

— Paul est mort, ma chère. Néron l'a fait décapiter à Rome, trois ans après avoir fait crucifier Pierre. Nous l'avons appris de la bouche d'un voyageur chrétien qui a séjourné avec nous à Antioche.

Les paroles de Marie jetèrent un froid dans la pièce et les femmes se mirent à sangloter. Toutes sauf Léa, qui se contentait de hocher la tête avec gravité.

— Nul doute que le Seigneur l'a accueilli au Ciel à ses côtés. Nous pardonnons à ses bourreaux et nous prions pour leurs âmes.

Lorsqu'elles eurent mangé à leur faim, Léa invita Marie à marcher. Emmaillotées dans leurs voiles, elles se promenèrent main dans la main à travers une oliveraie, dans le silence de la nuit fraîche brisé seulement par le chant des grillons et le bêlement occasionnel de la chèvre qu'on venait d'acheter.

— C'est terrible que tu aies dû fuir, dit Léa. Mon cœur souffre pour toi.

La sympathie de cette femme émut Marie.

— J'ai reçu tant d'amour et d'affection durant une grande partie de ma vie que c'est aujourd'hui un choc d'être honnie de la sorte.

Elle sentit la main de Léa se resserrer autour de la sienne.

— Qui te honnit, Sainte Dame ?

— Les Romains, pour commencer. Après qu'ils ont tué Simon Pierre, nous avons craint un temps qu'ils nous

emmènent nous aussi au cirque de Néron pour y amuser la foule cruelle. Nous avons donc quitté Rome en hâte pour Antioche, où nous avons habité autrefois. Nous y avons rejoint la communauté chrétienne et établi notre maison de prière en son sein, dans le Kerateion, le quartier juif. Je suis heureuse de dire que nous avons convaincu plus d'un Juif de suivre la voie de Jésus Christ. Mais c'est précisément cela qui nous a valu des problèmes : nous nous sommes attiré la colère des rabbins. Il nous est venu aux oreilles que des bandits avaient été chargés de nous assassiner. À nouveau nous avons dû fuir, nous avons choisi de retourner chez moi en Galilée, où la guerre entre Juifs et Romains s'était apaisée.

— Des pèlerins nous ont dit qu'il y avait de plus en plus de chrétiens en Israël, déclara Léa.

— C'est vrai, et parmi eux beaucoup d'anciens se souviennent de l'époque où Jésus marchait parmi nous, quand il enseignait et réalisait des miracles. Que ce fut bon d'être à nouveau parmi les miens ! Pendant près d'un an, nous avons été heureux là-bas. Les foules se pressaient pour nous écouter prêcher la parole du Seigneur. Et puis, un jour funeste, nous avons reçu la visite d'un émissaire de Rome et nous avons dû fuir une fois de plus.

— Qui avait envoyé cet émissaire ?

— Lin. Ce scélérat avait entendu parler de la vénération dont notre ministère était l'objet et il m'a adressé un message terrible : « Cesse de prêcher ou tu périras par le glaive. » Et de soi-disant chrétiens se tenaient prêts à exécuter ses ordres. Que les Romains et les Juifs veuillent notre mort, nous pouvions le comprendre, mais nos frères en Christ... ? Nous ne pouvions pas le supporter.

— La jalousie doit assombrir son cœur, répondit Léa en pressant à nouveau la main de Marie. Ma pauvre... je voudrais te confier quelque chose : c'est toi seule qui m'as inspirée. Pas Simon Pierre ni Paul, mais toi. Par ta vie et par tes actes, tu m'as donné la force de fonder cette Église et de diriger cette

communauté. Quand j'étais jeune, les rabbins et les anciens étouffaient nos voix. Ils nous cantonnaient dans des rôles de mères et de ménagères. On nous refusait le droit de réciter la Torah, de prier avec les hommes sur un pied d'égalité. Quand je suis devenue chrétienne, j'ai découvert ta vie et l'importance que tu avais eue pour Jésus et son ministère. On ne s'est jamais rencontrées, pourtant, c'est bien toi qui m'as donné le courage de prêcher la parole de notre Seigneur après qu'ils ont tué mon Jacob.

Il y avait bien longtemps que Marie n'avait pas senti la joie lui réchauffer le cœur. Cette main chaude dans la sienne était une chair précieuse. Le voyage de Jérusalem jusqu'à l'oasis à travers le désert brûlant avait été ardu. Beaucoup avaient voulu l'accompagner mais Marie avait refusé de déraciner des familles pour les mener vers un destin incertain. Lors de son dernier repas avec ses ouailles, elle les avait tous embrassés et s'était jointe à leurs pleurs. L'aube n'était pas encore levée en ce jour de sabbat lorsqu'elle avait pris la route. Seuls Quintus et deux autres fidèles robustes l'accompagnaient – en vérité, rien de ce que Marie aurait pu dire ou faire n'aurait pu dissuader le fidèle Quintus de l'escorter. Les kilomètres s'étaient accumulés, chacun plus exténuant que le précédent, et Marie, ballottée sur sa mule, avait senti ses forces la quitter. Elle était certaine que la mort viendrait la chercher en Égypte, l'ancienne terre des pharaons qui avait vu fuir Moïse. Mais la mélancolie qui l'avait frappée durant le voyage se dissipait désormais au contact de cette femme. Les paroles de Léa lui faisaient l'effet d'une eau fraîche, propre et pacifiante.

— Nous nous ressemblons beaucoup, dit Marie, sa voix s'affermissant. À toi comme à moi la méchanceté de Rome a pris des êtres chers. Et nous avons toutes les deux trouvé le courage de prendre notre place à la tête de la table. Nous sommes bel et bien sœurs dans le Christ. Il n'y a pas de temps à perdre. Dès demain matin, je commencerai le récit de ma vie au service de Jésus de Nazareth.

— Je t'écouterai avec toute mon attention, bienheureuse matriarche. Nous avons des papyrus et de l'encre. Isaïe sera ton scribe. Il sait écrire le grec. C'est la langue du monde et les chrétiens de partout doivent avoir connaissance de ton existence et de tes actes. Dans les années à venir, on chantera les louanges des trois piliers de notre foi : Jésus Christ, notre Seigneur et Sauveur rédempteur, Simon Pierre, la pierre sur laquelle il a bâti son Église, et Marie-Madeleine, la mère de l'Église. (Lâchant la main de Marie, Léa joignit les siennes en prière.) Nous l'appellerons l'*Évangile de Marie*.

2

De nos jours

Bien que la plupart des passagers du vol Delta 124 reliant Boston à Rome aient été américains, la langue qui dominait à bord cette nuit-là était le portugais.

Cal Donovan estimait que les trois quarts de ses compagnons de voyage étaient d'origine açoréenne. Tandis que l'avion survolait l'Atlantique, ils entonnaient régulièrement des chants traditionnels açoréens, au point que l'on se serait davantage cru dans les tribunes d'un stade de foot qu'à bord d'un avion. Cal avait renoncé à dormir. Même si la classe affaires était un peu moins bruyante que la classe économique, les rideaux séparant les cabines n'atténuèrent en rien les célébrations. Ça ne le dérangeait pas, cela dit : lui-même se sentait d'humeur festive.

Ce n'était pas tous les jours que l'un de ses amis était intronisé pape.

Quand les hôtesse découvrirent que Cal parlait couramment italien, l'une d'elles se pencha vers lui et lui glissa avec un accent milanais :

— Je crois qu'il y a un problème avec votre verre.

— Ah oui ? répondit-il. Lequel ?

— Il est vide. Je vous ressers la même chose ?

Il sourit en guise de réponse et l'hôtesse revint avec un autre Grey Goose on the rocks.

— Le problème est résolu.

— Temporairement, concéda-t-il.

— Un accident ? demanda-t-elle d'une voix rauque en indiquant le plâtre qui dépassait de sa jambe de pantalon.

— Plutôt une bagarre. Mais vous devriez voir l'autre type.

L'hôtesse prit la réponse pour une plaisanterie et vaqua à ses tâches. Seulement ce n'en était pas une : le type en question était mort.

La plupart des gens qui se cassent une jambe prennent quelques kilos à cause de l'inactivité. Cal, lui, en avait perdu, et ses joues étaient aussi creuses que celles du gamin maigrichon qu'il était en arrivant dans l'armée. Il n'était pas du genre à s'appesantir sur ses états d'âme ni à mettre son manque d'appétit sur le compte du stress. Il se serrait la ceinture et passait à autre chose.

En réalité, ces quelques kilos en moins le rendaient encore plus séduisant qu'il ne l'apparaissait sur la couverture du dernier numéro de *l'Improper Bostonian*¹ listant les célibataires les plus en vue de Boston. Sa mâchoire gagnait en finesse et ses yeux sombres, plus creux, n'en étaient que plus pénétrants. Un charme ténébreux.

Les toilettes de la classe affaires étant occupées, il se dirigea vers l'arrière de l'appareil, sans remarquer qu'un prêtre s'était levé de son siège en milieu de cabine pour le suivre. Quand il déverrouilla le loquet et sortit des toilettes, le prêtre, un type d'une cinquantaine d'années, corpulent et au sourire carnassier, l'attendait devant la cabine.

— Professeur Donovan, dit-il.

Cal n'arrivait pas à le remettre.

— Oui, bonsoir, comment allez-vous... ? répondit-il, en espérant que l'inconnu se présenterait.

— Vous ne vous souvenez sans doute pas de moi. Je suis le père Manny Cardoza. Nous nous sommes rencontrés il y a quelques années quand vous avez donné une conférence à

1. Magazine de société élitiste créé en 1991 mettant en lumière les personnalités et les lieux prestigieux de Boston.

New Bedford sur l'Inquisition portugaise. Vous étiez accompagné du cardinal Da Silva, enfin je veux dire... oh Seigneur, je ne m'y suis pas encore habitué... du Saint-Père.

Le seul souvenir que Cal avait conservé de cet événement était celui d'une salle de centre communautaire surchauffée remplie de religieuses et de prêtres.

— Ah oui, père Cardoza, heureux de vous revoir. Moi non plus je ne m'y suis pas encore habitué.

Cinq jours seulement s'étaient écoulés depuis que le cardinal protodiacre était apparu sur la loggia des bénédictions de la basilique Saint-Pierre et s'était penché devant le micro pour s'adresser à la foule massée sur la place.

— Je vous annonce une grande joie : nous avons un pape – le très éminent et très révérend monseigneur Rodrigo, cardinal de la sainte Église romaine Da Silva, qui s'est donné le nom de Jean IV.

Au second tour de scrutin du conclave – le plus court à ce jour –, son grand ami Rodrigo Da Silva était devenu le deux cent soixante-septième pape de l'Église catholique, le deuxième natif du Portugal, et le premier de nationalité américaine.

— Je vois que vous boitez. Vous seriez-vous blessé ?

— Je suis tombé dans une bibliothèque. Les risques du métier...

— À Harvard ?

— Non, c'était en Angleterre. Je venais de rentrer d'Europe quand la décision de la réunion du conclave est tombée. Il y a peu de raisons qui auraient pu me faire remonter dans un avion mais cette nouvelle en était une.

— Nous sommes vraiment très excités, déclara le prêtre. Beaucoup de mes paroissiens n'ont quasiment pas dormi. Moi-même, c'est à peine si j'ai pu fermer l'œil. Un fils des Açores est devenu pape !

— On dirait bien que vous avez emmené avec vous la plupart des habitants de New Bedford.